

## Laurent Quinton — Soutenance de thèse — 30 novembre 2007

« UNE LITTÉRATURE QUI NE PASSE PAS. RÉCITS DE CAPTIVITÉ DES PRISONNIERS DE GUERRE FRANÇAIS  
DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE (1940-1953) »

thèse de Littérature française, sous la direction de Mme Michèle Touret,  
Université Rennes 2 – Haute-Bretagne

Avant toute autre parole, je souhaite remercier les membres du jury — Mme Madeleine Frédéric, M. Bruno Curatolo, M. Luc Capdevila — qui ont bien voulu me faire l'honneur de lire et évaluer ce travail de thèse que j'ai commencé il y a cinq ans et que je finis, enfin, aujourd'hui. Merci. Je tiens à remercier également Mme Michèle Touret, de m'avoir soutenu et orienté ces années durant, par ses conseils et ses remarques, sur des chemins de clarté et de transmission de ce que je voulais dire. Je retiens particulièrement une question qu'elle m'avait posée après les premiers mois de travail, où mon esprit défrichait péniblement plusieurs pistes à la fois. Mme Touret me dit : « Que voulez-vous transmettre ? ». Non pas : « Que voulez-vous dire ? », mais bien « Que voulez-vous transmettre ? », c'est-à-dire : « Qu'est-ce qui, dans le travail que vous effectuez aujourd'hui et pour quelques années encore, sera partageable avec ceux qui le liront ? ». Sous l'angle de la transmission, mon vouloir-dire pouvait se canaliser, et laisser, sans regrets derrière lui, les innombrables réflexions que l'étude des récits de captivité ne manquaient jamais de provoquer en moi.

Je crois, aujourd'hui, qu'un travail de thèse de doctorat en sciences humaines est, entre autres choses, un acte profondément ancré dans la personne de celui qui l'entreprend. Il n'est pas intime pour autant. Il ne doit pas exposer l'intimité de celui qui l'écrit, parce qu'il est justement un endroit de partage, intellectuel, mais aussi sensible, avec une communauté universitaire, et si possible non-universitaire. C'est un partage, c'est-à-dire que c'est la recherche d'un lieu commun de compréhension et de réflexion, suffisamment vivant pour ne pas niveler les lignes de partage entre les individus. La personne — de celui qui écrit et de celui qui lit — est ce lieu de partage, à la fois singulier et commun, suffisamment souple pour accueillir autrui, et suffisamment solide pour ne pas se faire absorber par l'autre, et fusionner avec lui.

Ces questions de transmission et de partage sont au cœur de ma recherche, dans

ce travail de thèse. Elles étaient déjà présentes lorsque, dans un mémoire de Maîtrise de Littérature comparée sous la direction de M. Emmanuel Bouju, ici même, à Rennes 2, j'étudiais quelques témoignages et fictions sur le génocide juif. J'essayais d'y démêler les enjeux littéraires et éthiques qui sous-tendaient ces récits.

Mon mémoire de D.E.A., sous la direction de Mme Michèle Touret, était une première tentative d'exploration du champ des récits de captivité. J'y trouvais des récits de captivité témoignant de la peur de ceux qui les écrivaient de ne pas être écoutés et entendus par autrui. C'est au cours de mon D.E.A. que m'est apparue la nécessité de mener de front un travail historique et un travail littéraire. Je sentais que les logiques proprement littéraires, si elles pouvaient s'appliquer à quelques rares récits de captivité dont la valeur artistique me paraissait indéniable, ne pouvaient rendre compte de l'immense reste de la production. Dans tous les récits, qu'ils soient littéraires ou non, la défaite de 1940 pesait de tout son poids sur l'écriture qui, en retour, tentait de mettre la défaite à distance. Mettre la défaite à distance, c'est mettre une *juste* distance entre la défaite et le captif qui l'a vécue et veut la raconter. C'est ne la mettre ni trop loin (parce qu'alors elle n'existe plus dans le récit), ni trop près (parce qu'alors elle envahirait tout le récit). L'immense majorité des récits de captivité sont mus par la volonté de dire la défaite et la captivité avec *justesse*, et cela quelles que soient les techniques narratives et rhétoriques employées.

La centaine de récits de captivité que j'ai pu avoir en main, que j'ai glanés pour une bonne partie et qui constituent aujourd'hui un petit fonds personnel, témoignent tous, d'une manière ou d'une autre, de la difficulté de transmettre et de partager, avec cette même justesse, l'expérience que les prisonniers de guerre avaient vécue. C'est pourquoi ces questions de partage et de transmission n'ont rien de novateur ou de révolutionnaire. Elles sont — justement — communes, même si chaque prisonnier de guerre écrivant son récit ne leur donne pas exactement les mêmes réponses. L'humanité de l'homme réside dans le détail, dans la singularité, mais elle est aussi dans ce que l'homme a de plus commun. Rares sont en effet les individus qui ont la force d'inventer de nouvelles solutions exprimant leur singularité d'individu. Voilà comment on peut lire l'adhésion de nombreux prisonniers de guerre aux idéologies dominantes du moment (pétainisme, collaboration, puis résistance) : ces idéologies fournissaient des *packs* de pensée,

capables d’embrasser d’une même geste morale, politique, vie individuelle, collective, raison, sentiment, désir et haine de l’autre. Les prisonniers de guerre ont rarement osé penser la singularité de leur expérience captive en dehors de ces idéologies-là, parce qu’elles étaient assurément suffisamment réconfortantes pour qu’il ne leur fût nul besoin d’aller voir ailleurs. Si les récits de captivité semblent tous raconter la même chose, ce n’est pas seulement que l’expérience de la captivité a été commune à tous les prisonniers de guerre, c’est aussi parce que la plupart des captifs ont utilisé les mêmes outils pour comprendre et digérer la captivité.

Il ne s’agit pas ici de juger la majorité des prisonniers de guerre, et de sauver quelques individus singuliers, dont les récits singuliers et provocateurs sauveraient l’honneur de la communauté captive face à la l’histoire littéraire. Les beaux textes de Raymond Guérin, de Georges Hyvernaud, d’Alexandre Vialatte et de la revue *Les vivants* entretiennent au contraire des rapports contrariés avec l’idée d’une possible communauté. Ils ne parlent pas vraiment pour — c’est-à-dire : à l’intention de — la communauté captive. Seule la revue *Les vivants* tente d’articuler un projet collectif et un projet esthétique, mais la courte existence volontaire de cette revue contredit la possibilité d’une inscription dans la durée. *Les vivants* ne veulent pas marquer l’histoire de la littérature du sceau de la littérature captive. Ils veulent juste être le signe, la trace, des deux années où ils parurent (1945 et 1946), années qui marquent la transition entre un certain monde « anormal » (celui des camps) et un monde « normal » (celui de la France libérée où tout, on l’espère, reviendra dans l’ordre).

Ce qui demeure, en revanche, ce sont les lieux communs. Il y a sans doute beaucoup à apprendre de la pérennité des lieux communs, des clichés — en littérature ou ailleurs —, des idées et des sensations élimées, émoussées par l’usage que les hommes en ont fait et qui pourtant fonctionnent encore et nous nourrissent encore. La notion de partage — que j’emprunte, à ma manière, à Jean-Luc Nancy — permet de réconcilier singularité et lieux communs : le partage, c’est à la fois ce qui nous rassemble (les idées, les sentiments, le langage que nous partageons), mais aussi ce qui nous sépare (ce qui nous partage, ce sur quoi nous ne sommes pas d’accord). Cet angle de compréhension permet, me semble-t-il, de saisir l’ensemble des récits de captivité sans soumettre ceux qui ne pourraient la supporter à la cruelle question de la valeur littéraire. Il permet aussi de comprendre les positionnements des récits

entre eux, et notamment ceux, acerbes et réactifs, de Raymond Guérin et Georges Hyvernaud, qui écrivent *contre* les modèles existants des récits de captivité.

C'est autour de ces notions de partage et de transmission que se définit le titre de ma thèse : *Une littérature qui ne passe pas*. Cette formulation propose plusieurs significations. D'abord, elle fait signe vers le fameux ouvrage historique d'Éric Conan et Henry Rousso : *Vichy, un passé qui ne passe pas*. Derrière le jeu de mots entre le substantif *passé* et le verbe *passer*, il y a une métaphore qui m'intéressait, celle de la digestion. Mon D.E.A. avait pour titre : « Récits de captivité des prisonniers de guerre français de la Seconde Guerre mondiale : analyses et interprétations autour d'une digestion difficile ». C'est envisager le travail de mémoire et la tentative de compréhension du passé comme un travail de digestion. Suivant cette métaphore, il y a une tension entre un désir d'assimiler le passé pour le faire sien — comme on assimile des aliments —, et la résistance que ce passé, en tant que *corps étranger*, offre à cette entreprise d'appropriation. Lorsqu'on se nourrit, on ingère un élément qui nous est étranger, et que le corps tentera de faire sien, rejetant ce qui lui est inassimilable. Le travail de mémoire et de compréhension du passé fonctionne au fond de la même manière. On utilise nos petites amylases salivaires ou sucs gastriques sensibles et intellectuels, on trie, on sépare ce qui nous arrive en bloc ou par bribes. Et ce qui nous est incompréhensible, inassimilable — parce que généralement, on n'a pas les outils pour comprendre ce reste —, nous alourdit, demeure, de la même manière que l'aliment lourd ou *périmé* nous reste sur l'estomac. Ensuite, on rumine, jusqu'à ce qu'un historien (Henri Amouroux) nous interdise de ruminer parce que, dit-il, il faut « *en finir avec Vichy* ». Et si on ne se laisse pas intimider par cet interdit, il arrive un jour où l'on trouve des outils de digestion qui nous permettent de comprendre certaines tensions insoutenables : un jour, on commence à comprendre que l'on peut être pétainiste *et* résistant *à la fois*, ou que l'on peut être pétainiste *puis* résistant en ayant sincèrement l'impression d'être toujours le même homme.

Comme Vichy alors, la littérature de captivité ne passe pas : elle nous reste sur l'estomac. D'abord, parce que la défaite et la captivité n'ont jamais été véritablement acceptés par la société française : il suffit de voir qu'aux cérémonies du 8 Mai se mêlent indistinctement résistants et militaires, vainqueurs et vaincus. Ensuite, la

littérature de captivité ne passe pas, parce qu'elle a été dans l'ensemble peu étudiée, et demeure de ce fait dans le domaine de l'inconscient collectif. Elle ne passe pas, c'est-à-dire qu'elle ne se transmet pas, elle ne s'assimile pas au corps de la conscience française, littéraire, historique et sociale, des années 1940-2000. Ensuite, la littérature de captivité ne passe pas, parce qu'elle est lourde, dans ses techniques et dans ses effets. Ce n'est pas, la plupart du temps, une littérature subtile et agréable à lire. Ce n'est souvent que l'éternel et ennuyeux ressassement du même : des captifs nous montrent que la défaite et la captivité ne les ont pas défaits, et qu'ils ont su résister à l'adversité, en jouant des tours pendables à leurs gardiens, ou bien en suivant les idées simples et pieuses du Héros de Verdun. Petit paradoxe ici, si l'on continue à déplier tous les sens du terme *passer* : l'abondante production de récits dans les années 40, ce flux éditorial qui prouve la légitimité à écrire et publier ces récits, n'imprègne pas, pour autant, la conscience de l'époque. Si ces récits ne passent pas, c'est donc qu'ils passent trop vite, et que presque rien d'eux ne demeure. La majorité des récits de captivité ne s'assimilent pas, c'est-à-dire qu'ils ne nourrissent pas la France des années 40-50, ils ne la fortifient pas : ils ne jouent pas leur rôle d'aliment, parce qu'ils ne semblent avoir aucune consistance. À l'inverse, les quelques rares récits qui ont de la consistance, qui proposent une vision de la captivité sensible, intelligente, puissante et artistique, ne s'assimilent pas non plus, ils ne *passent* pas non plus. Car ils sont trop indigestes pour l'époque : c'est de la nourriture trop riche, aux effluves trop marqués, où *l'on sent trop la bête* fraîchement abattue. Ces récits-là, pour les apprécier, il faut attendre que l'époque change de goût, qu'elle ait d'abord lu Samuel Beckett, Franz Kafka, Thomas Bernhard, Werner Schwab, ou même Michel Houellebecq, et qu'elle accepte — mais l'accepte-t-elle vraiment ? — de voir l'humain autant comme un être volontaire, combatif et digne, que comme un être gluant, mou et sale, indigne.

Pour parvenir à trouver une méthode capable de comprendre ensemble lieux communs et œuvres singulières, j'ai passé beaucoup de temps à lire les historiens. Je m'y suis heurté, parfois, lorsque je me rendais compte que les disciplines *histoire* et *littérature* avaient chacune leurs propres codes de fonctionnement, et que nourri à

l'étude littéraire, j'avais du mal à entrer dans l'étude historique. Quand j'ai rédigé la première partie de ma thèse, sur les rapports des prisonniers de guerre aux diverses forces idéologiques, j'ai vu que je n'étais pas historien : je n'étais pas capable de mimer les gestes de l'historien écrivant son récit historique. Toutefois, la nécessité d'inscrire l'étude des récits de captivité dans un *univers* — et pas seulement un contexte — historique était pour moi, dès le début, évidente. Les problématiques de mémoire, de transmission, d'idéologie, de l'articulation de l'individu et du collectif trouvaient dans les études historiques des illustrations qui étaient pour moi essentielles. Comme la littérature, l'histoire est un récit qui observe et construit, dans la répétition du même, l'émergence de l'événement singulier.

Mais ce rapport à la discipline historique n'était pas de tout repos : je trouvais souvent sur mon chemin de recherche des difficultés méthodologiques que j'ai surmontées tant bien que mal. C'était par exemple la difficulté de lire les récits de captivité à la fois comme des objets idéologiques — soumis à des idéologies extérieures dont l'étude ressortissait plutôt de l'histoire —, et comme des objets littéraires singuliers, dont la logique propre était littéraire. Certains récits du corpus montraient clairement les signes de ce qu'on appelle « la littérature ». Ils étaient écrits par des écrivains de métier, manifestaient un souci particulier de *forme* (c'est-à-dire autant de structure que de « style »), et proposaient parfois de donner à la captivité un sens symbolique, mythique, ou poétique. Mais certains des auteurs de ces récits se soumettaient volontiers à des idéologies de leur époque : Jacques Benoist-Méchin était collaborationniste, Francis Ambrière était gaulliste, et leur engagement était clairement affiché dans leur récit de captivité. Dans ces deux cas, quelle logique l'emportait alors, de la littéraire ou de l'idéologique ? L'intérêt de ce corpus était précisément dans *l'articulation* et la tension de ces deux logiques, sans que l'une puisse être séparée de l'autre.

Autre difficulté majeure dans le frottement avec la discipline historique : pouvais-je trouver des éléments factuels dans les récits de captivité, qui illustraient un événement historique, ou ne devais-je considérer que le texte n'avait de sens que dans le domaine littéraire ? J'étais à peu près sûr, par exemple, que le texte de Georges Hyvernaud apportait peu de matériel factuel, et donnait peu d'indications fiables sur les conditions de vie en captivité : il y avait là une forte volonté esthétique

de l'auteur de *La peau et les os*, qui laissait entendre l'importance de la dimension littéraire de l'œuvre. Mais pour d'autres récits, comme ceux de Benoist-Méchin ou d'Ambrière, c'était plus compliqué. Le style « réaliste » de leurs textes, l'utilisation de la première personne du singulier, qui faisaient penser qu'ils étaient dans la forme du témoignage et qu'ils ne disaient, dès lors, que la « stricte vérité », se mélangeaient à une orientation idéologique très marquée et à la maîtrise indéniable des techniques littéraires. Dans quelle mesure pouvais-je alors faire confiance à ces textes pour décrire la réalité historique ? Dans quelle mesure l'idéologie ou le caractère littéraire du récit déformait le fait historique qui était exposé ? Fallait-il croire Benoist-Méchin lorsqu'il évoquait ces gentils officiers allemands soucieux du bien-être de leurs captifs français ? Fallait-il croire Francis Ambrière lorsqu'il écrivait avoir vu un drapeau tricolore fait d'« une blouse bleue, une chemise blanche, une taie d'édredon rouge » suspendues à un fil à linge, saluer la colonne de prisonniers français fraîchement vaincus ? Les récits de captivité montraient leur nature profondément ambiguë, et c'est dans cette ambiguïté que je trouvais une solution pour ne pas être bloqué par une trop grande rigidité théorique. Je rappelais sans cesse l'orientation idéologique de ces récits, et faisais ainsi confiance à *l'intelligence du lecteur* pour saisir les multiples logiques qui animaient les extraits cités. Le lecteur comprenant — je le suppose encore ! — la nature ambiguë du matériau, estimerait qu'il fallait se méfier de lui et l'écouter avec une certaine distance critique.

L'ambiguïté des récits de captivité ne se limitait pas à des problèmes idéologiques ou historiographiques. Au début de ma recherche, au moment de mon D.E.A., j'ai essayé de classer les récits suivant qu'ils étaient ou non de la littérature, suivant qu'ils étaient ou non des témoignages. Cette classification ne vit jamais le jour, et je me suis rendu compte que les chevauchements génériques, opérés consciemment ou non par les auteurs, n'avaient sans doute pas l'importance que je leur supposais alors. La logique générique n'était pas inexistante, pour ces récits, mais elle était soumise, à mon sens, à des fonctions du récit qui rendaient caduques la distinction entre fiction et non-fiction, entre littérature et non-littérature. Bien sûr que *La peau et les os* de Georges Hyvernaud est clairement, évidemment, de la littérature et de la fiction ; bien sûr que *Le chemin du retour* de Louis Croquet *n'est pas* de la littérature et *n'est pas* de la fiction. Mais ces deux récits obéissent aux mêmes

fonctions essentielles : se détacher, d'une manière ou d'une autre, de l'événement de la défaite, et transmettre une certaine vérité de la captivité à ceux qui ne l'ont pas vécue. Ce sont assurément des fonctions *très* accueillantes, trop peut-être : elles pourraient s'appliquer à n'importe quel autre corpus, sans doute. Et pourtant, ces fonctions me semblent fondamentales pour les récits que j'ai pu étudier. Je n'ai pas cherché, dans cette thèse, à nier la spécificité du discours littéraire sur l'événement de la captivité ; je n'ai pas cherché à effacer la ligne de séparation de la littérature avec la non-littérature. J'ai voulu montrer que les zones de jonction entre ces deux types de discours sont plus nombreuses et plus importantes que dans d'autres types de récits, simplement parce que le poids de l'événement y est particulièrement fort. Dans les récits de captivité, la réalité a son mot à dire. La ligne de partage, je la déplaçais, de sorte que certains récits littéraires (ceux de Robert Gaillard, de Francis Ambrière, de Guy Deschaumes par exemple) se trouvaient rapprochés des récits non-littéraires. De l'autre côté de cette nouvelle ligne de partage que je proposais, il n'y avait alors plus grand monde : le reste était petit, mais précieux : Guérin, Hyvernaud, Vialatte, *Les vivants*. Ces auteurs proposaient assurément une vision différente de la captivité, une vision qui proposait de redéfinir l'humain touché, bouleversé, remis en cause par la défaite et la captivité. Cette remise en cause, cette reconsidération de l'homme balayé par l'événement, rares, je l'ai montré, sont les récits qui la formulent radicalement et la prennent au sérieux.

La ligne de partage que je tentais de tracer essayait donc de mettre en avant une certaine *valeur* de la littérature : sa puissance à repenser le monde, et à le changer. Parce qu'elle est un discours qui articule constamment raison et sensibilité, individu et collectif, la littérature possède parfois, je le crois, une puissance existentielle et politique rare, qui mérite d'être écoutée.

Cette thèse se veut donc une introduction à la littérature de captivité française de la Seconde Guerre mondiale. Le travail qu'il reste à faire, une fois ces premières pistes défrichées, est colossal. Mes analyses ne portent que sur un nombre limité de récits, les plus connus (*Les grandes vacances*, *Le caporal épinglé*, *La peau et les os*) ou les plus voyants (ceux des collaborationnistes notamment : *La moisson de 40*, *Prisonnier en Allemagne*, etc.). L'étude de ceux-là, toutefois, mérite encore d'être approfondie. Mais



c'est surtout le reste de la production — l'immense majorité des récits — qui à mon sens appelle l'analyse : les quelques 170 récits que je n'ai eu ni le temps, ni les moyens d'étudier. D'autres angles de recherche peuvent être envisagés : le rapport texte/images, notamment, car dans nombre de ces récits, on trouve des photos, des dessins, des croquis, etc., qui accompagnent le texte. Les récits publiés après 1953 méritent eux aussi une attention particulière : on pourrait imaginer une analyse précise et détaillée de l'évolution — ou pas — des récits jusqu'aujourd'hui. On pourrait également se pencher sur des corpus de récits de prisonniers de guerre d'autres pays engagés dans le conflit. Je pense en particulier aux récits belges francophones, dont un séjour d'étude à Bruxelles et à l'U.L.B. (où je fus accueilli par Mme Madeleine Frédéric) m'a fait découvrir la grande richesse. Reste en outre le titanesque travail qui consisterait à s'atteler aux récits de captivité *non publiés*, dont le nombre est incommensurable, et qui n'existent aujourd'hui que dans les mémoires familiales. Tous ces travaux pourraient être ceux d'historiens ou de littéraires ; je rêve qu'ils puissent être parfois des deux ensemble.

Je vous remercie.